

Les Théâtres

LA "FESTWOCHE" RICHARD STRAUSS A STUTTGART

Stuttgart, 3 novembre.

L'entrée de Richard Strauss dans l'histoire de la musique contemporaine a revêtu un caractère bien spécial. Les effusions tumultueuses d'un terre-neuve fêtant des joueurs de quilles, l'arrivée majestueuse d'un autobus dans un magasin de porcelaines sont des images affaiblies du désarroi que provoquèrent les explosions successives de la Symphonie Domestique, de Salomé et d'Elektra dans l'auguste assemblée des législateurs de notre esthétique. Les frêles et élégantes cloisons que l'on venait d'établir entre les différents styles lyriques volèrent en éclats, les classeurs perfectionnés où l'on avait enfermé les genres et les catégories jonchèrent le sol et l'on vit la plus belle collection d'idées générales réunie jusqu'à ce jour s'effriter et tomber en poussière.

Il faut avouer que le choc était rude. Nous commençons à voir clair dans le développement musical de l'Europe ; remis de la terrible fièvre wagnérienne, nous reprenions notre équilibre mental ; nous venions de régler la question des échanges internationaux et de signer les traités nous assurant le bénéfice de certaines importations slaves et nous protégeant contre tels envahissements latins. La France, creuset intellectuel du monde, avait, une fois de plus, amené à leur point de fusion les concepts les plus hétéroclites, les avait débarrassés de leurs alliages impurs et en avait tiré un métal précieux qu'elle commençait joyeusement à ouvrir

avec sa dextérité coutumière. Il nous tombait du ciel un inventeur de génie qui enrichissait immédiatement notre art national de trouvailles merveilleuses et à l'école duquel vingt ingénieurs attentifs et deux cents contre-maîtres obéissants donnaient définitivement à l'article français un fini, une perfection et une élégance qui semblaient devoir le rendre sans rival. Nous avons enfin renoué le fil brisé de notre tradition, nous parlions une langue d'une incomparable souplesse et d'une exquise pureté, nous usions de locutions harmoniques aussi riches que savoureuses et notre orchestration irisée captait comme un prisme toute la féerie solaire ; sensibles à l'émotion raffinée que dispensent les formes bien équilibrées, nous goûtions jusqu'à ses extrêmes limites la volupté de créer des proportions sans défaut, nous cultivions l'art du mot juste, le souci du détail exact, le luxe de l'irréprochable mise en place, heureux de nous comprendre à demi-mot, intimement orgueilleux d'avoir découvert le secret d'un lyrisme sans clameurs et d'un pathétique sans gesticulation...

Mais quelqu'un troubla la fête. La porte de notre salon s'ouvrit avec fracas, on entendit dans l'antichambre une voix forte et autoritaire, de solides souliers ferrés griffèrent le parquet marqueté et Richard Strauss, une lourde valise à la main, fit son entrée. Après avoir ri bruyamment de nos gracieux divertissements il s'offrit à nous apprendre des jeux plus virils. Il se mit aussitôt à l'œuvre et ce fut une stupeur ! Au milieu de notre cercle terrorisé il exécuta le cavalier seul le plus effarant et le plus fougueux du monde, humiliant le pauvre Bolm dans sa danse de Dorcon ; balayant d'un geste tout ce qui faisait notre vanité, méprisant allègrement nos coquetteries et nos pudeurs, hurlant à pleine voix des refrains vulgaires mais terriblement énergiques, raflant nos fragiles bibelots d'étagère et jonglant avec les verres, les tasses et les soucoupes, renversant les meubles légers, sautant sur les tables sans rompre le rythme de sa danse sauvage, éteignant froidement les bougies des lustres à coups de revolver, écrasant les orteils des hommes et pinçant vigoureusement les lombes des femmes, exécutant sur place un triple saut périlleux, marchant sur les mains, faisant le grand écart et les ailes de pigeon, trois heures durant, sans respirer, sans fatigue apparente, sans ralentir un instant la trépidation frénétique de son grand corps maigre, il fut odieux et éblouissant. Et lorsque, meurtris, froissés et contus nous retrouvâmes notre sang-froid nous pûmes constater que plusieurs d'entre nous n'avaient pu s'empêcher de crier "bravo !" et que nos douces compagnes promenaient sur le Huron des regards d'une surprenante indulgence.

L'expérience se renouvela plusieurs fois et donna les mêmes résultats. Nous sortions de ces brutales orgies indignés mais troublés d'un vague respect en présence des promesses de ce terrible champion de boxe qui semblait nous reprocher d'avoir méconnu la beauté de la religion du muscle, de ce conquérant qui nous raillait d'avoir fait fausse route en choisissant pour arriver jusqu'à la musique le sentier de la délicatesse et du scrupule. Et lorsque l'Allemagne annonça le cycle solennel des représentations de Stuttgart qui allaient consacrer la gloire nationale de son second Wagner, lorsque fut noué le faisceau des solides partitions du redoutable Maître, lorsqu'il fut avéré qu'une esthétique nouvelle allait officiellement heurter la nôtre, nous comprîmes que l'heure était grave et que nous allions de nouveau entendre chez nos voisins retentir l'orgueilleuse parole : " Et maintenant, messieurs, vous avez un Art ! "

La bataille vient d'avoir lieu, ardente, longue, mais cette fois décisive. Strauss a donné tout son effort, splendidement ; nous avons pu le juger dans une épreuve régulière et complète et c'est pourquoi je n'hésite pas à confier à ceux de mes compatriotes qui s'épouvantent des conséquences de ce conflit : " Nous l'avons échappé belle : le colosse a des pieds d'argile ! "

Ce qui a toujours fait la grandeur et la faiblesse des conceptions esthétiques allemandes est, en effet, leur propension à se systématiser. Si Richard Strauss, prenant conscience de sa musculature herculéenne, avait voulu — avec l'énergie indomptable que comporte ce mot chez les hommes de sa race ! — se soumettre à un entraînement méthodique et spécialisé, comment aurait-on pu lui disputer le championnat du monde. Stuttgart serait aujourd'hui un nouveau Bayreuth vers lequel s'achemineraient dévotement tous les pèlerins de l'univers. Mais le formidable athlète a rompu son entraînement, il néglige les travaux de force, délaisse les haltères et prend des leçons de prestidigitation ; il s'amuse, il est perdu.

Salomé et *Elektra* ébranlant de leur héroïque fracas le clair vaisseau gris et argent du Hoftheater c'est toujours du Strauss attendu, de la vulgarité, de la brutalité mais de la force écrasante, de l'éblouissement orchestral, du mouvement irrésistible et de la passion ; *Le Chevalier à la Rose* et *Ariane à Naxos*, au contraire, témoignent d'un idéal nouveau. Cet idéal c'est celui de Louis II donnant dans son *Herrenchiemsee* la copie de notre Palais de Versailles, c'est celui qui porte toujours un peuple à méconnaître ses vertus nationales et à envier celles de son voisin. Hugo von Hoffmannsthal et Strauss ont pensé que rien ne pouvait convenir davantage à leur tournure d'esprit que le libertinage aimable, le badinage galant, les élégances de cour et l'atmosphère des nuits bergamasques dans un parc verlainien peuplé de donneurs de sérénades et de belles écouteuses. Tircis, Eglé, Clitandre, tourbillonnant dans l'extase d'une lune rose et grise n'est-ce pas " echt-deutsch " et, en étudiant de près le visage de l'auteur de la *Domestica* ne reconnaissez-vous pas les yeux de Fauré, le front de Debussy et la moustache d'André Messager ? La prédestination n'est pas douteuse ; *Elektra*, *Salomé*, *Mort et Transfiguration* n'étaient que de regrettables erreurs de jeunesse ! Que de temps perdu pour la mandoline !... Nos mandolinistes ont mis les bouchées doubles. En deux opéras ils nous ont fait bonne mesure. Après le *Chevalier à la Rose* et *Ariane* notre édification est complète. Nous avons vu Strauss, le bon géant, peinant sur sa guitare dont ses doigts de fer font éclater les cordes, nous avons vu son collaborateur faisant valoir ses droits à la succession de Marivaux et de Musset s'ébattre dans nos jardins à la française et nous en avons éprouvé la plus sincère mélancolie.

Le *Rosenkavalier* chevauchant en ce moment dans la direction de Paris et ayant déjà retenu sa chambre dans la nouvelle hostellerie de l'Avenue Montaigne, nous sera bientôt présenté. Nous n'insisterons donc pas aujourd'hui sur les grâces de ce gentilhomme campagnard qui, monté sur un percheron, sa rose d'argent à la boutonnière, sifflotant une valse viennoise, vient au petit trot nous apprendre comment on traduit le Chevalier d'Eon et comment le nom de Chérubin se prononce en allemand. Nous aurons, au printemps prochain, tout le loisir de faire sa connaissance.

Mais *Ariane à Naxos* ne manifestant pas l'intention de faire un tour de boulevards, mérite de retenir dès à présent notre curiosité. On sait ce qu'avaient rêvé de faire les auteurs.

Cette Revue recueille leur profession de foi liminaire et la pureté de leurs intentions n'y était pas douteuse. Le résultat est un peu différent. Hoffmannsthal a pris avec Molière des libertés réellement inattendues, désarticulant sa pièce, l'amputant de ses organes essentiels, ajoutant des scènes, des situations et des personnages de son invention et transformant ainsi le "Bourgeois Gentilhomme" en une absurde et interminable préparation de l'opéra *Ariane* que Jourdain, mécène éclairé, assénera à ses hôtes au bon moment. Il ne faut pas crier au meurtre. Cette familiarité avec un chef-d'œuvre étranger est bien dans les mœurs locales ; c'est du "gemuth". Et puis nous n'avons pas sur ce point la conscience assez tranquille pour jouer les redresseurs de torts. Fermons les yeux sur le décervelage de Molière.

Mais le moyen de fermer les oreilles à la musique dont cette opération chirurgicale s'accompagne ! Pour remplacer le Ballet des Nations et les courts intermèdes de Lulli, Richard Strauss a écrit une partition dont la seule réduction de piano cube deux cent cinquante pages. Et l'esprit dans lequel est conçue cette substitution est tel qu'il échappe à toute analyse. Pour affirmer que sa maîtrise orchestrale ne résidait pas dans la richesse matérielle de son instrumentation, le compositeur a limité à trente-six le nombre de ses musiciens. Un piano et un harmonium complètent cet orchestre en miniature qui rappelle celui de l'Arlésienne au Vaudeville. On pouvait s'attendre à quelque heureuse recherche de style ancien, à quelque pastiche attendri, à quelque résurrection d'une technique disparue... il n'en est rien. Il n'y a là que la coquetterie d'un lutteur qui se targue d'avoir raison de son adversaire par la seule puissance de son bras gauche et qui, publiquement, avant la rencontre, se fait garrotter le bras droit. C'est un tour de force que voulut réaliser le musicien et son succès fut complet. Cet orchestre minuscule est aussi coruscant, aussi violemment dynamique, aussi souverain que ses frères combattant dans la catégorie des poids-lourds. Le miracle est là, indéniable. L'avidité de cet enragé collectionneur de "timbres" est plus splendide que jamais : c'est dans son plus petit album qu'il a placé ses trouvailles les plus rares.

Mais quel goût détestable a présidé à l'arrangement de cette collection ! Cet "opéra galant" d'Ariane est vraiment une lamentable chose. Pour stigmatiser l'ignorance des mécènes et leur habituelle tyrannie, les auteurs ont imaginé une intervention saugrenue de Jourdain imposant au "Komponist" des coupures et des remaniements improvisés qui rendent l'ouvrage absurde. Il n'a que trop bien atteint son but. Cet interminable monologue d'Ariane gémissante coupé par des entrées injustifiables de personnages allégoriques de la comédie italienne (ah ! les minauderies wurtembergeoises d'Arlequin, de Scaramouche, de Zerbinette et de Truffaldin jouant avec des battes taillées en massues !) ces lamentations kilométriques qu'interrompent çà et là les plaisanteries musicales des bouffons, plus lourdes, plus indigestes, plus navrantes que les récriminations de la veuve inconsolable, cette inénarrable romance à vocalises où l'infortunée Zerbinette, le visage contracté, le cou tordu et l'œil hors de l'orbite, doit lancer durant vingt-quatre pages un nombre paradoxal de contre-ut, de contre-ré, de contre-mi et de contre-fa dièze, douloureuse demi-heure qui vous laisse pantelant, les nerfs brisés et les dents grinçantes, ces sauts alternatifs, éternellement symétriques d'une scène de larmes à une scène de ricanements sur un texte d'une banalité inconcevable, tout

concourt à vous irriter contre la vanité et l'inutilité d'un tel effort. On sent la partie perdue et l'insistance indiscrète des auteurs devient exaspérante. Impossible de deviner une possible ironie réconfortante dans ce fatras héroï-comique ; tel effet grotesque sent sa parodie d'une lieue, mais la gravité admirative de l'auditoire vous prouve que les auteurs n'ont pas eu l'intention de plaisanter ! Et c'est fini de rire ! Rien ne saurait donner une idée de la consternation et de l'accablement dans lesquels peut vous plonger cet effroyable spectacle dont la durée excède les forces humaines !

La mise en scène ne dissipe pas le malentendu. Cette caverne schématique, ces lustres de cristal dans le désert, ces cocotiers dessinés par le regretté douanier Rousseau, ce perroquet de cauchemar, ce magnifique ciel-de-lit mobile et symbolique descendant sur Ariane et Bacchus à l'heure nuptiale et rabattant pudiquement sur leur étreinte, avec une brusquerie vaudevillesque, d'épais rideaux enguirlandés de papier doré, ces costumes alourdis d'intentions, cherchant à concilier le style "sécession" et la littérature du grand siècle — nymphes en robes à paniers et coiffées de plumes d'autruches, Arlequin échappé de Sumurun ! — ne nous apprennent pas si les armateurs de ce formidable navire ont témoigné d'une incorrigible malice ou d'une incurable naïveté ! Et rien n'est plus désagréable pour l'étranger de bonne volonté !

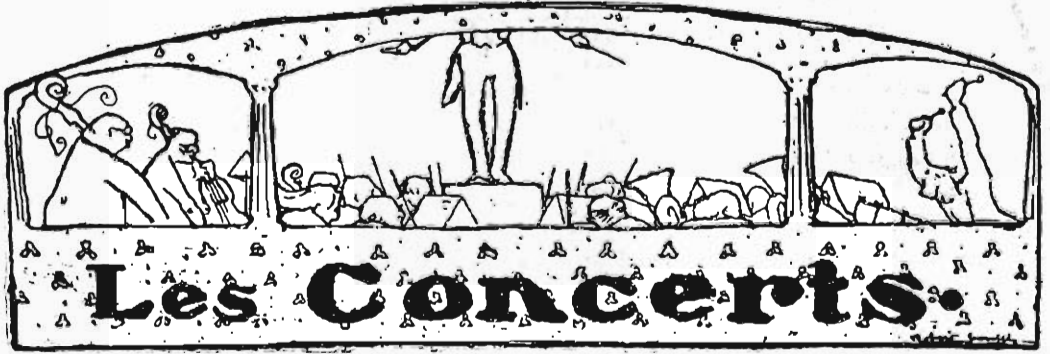
Si le digne Valentin connaissait Richard Strauss il ne manquerait pas de lui dire avec force : " Te voilà dans la mauvaise voie ! " Ne possédant pas l'autorité du frère vertueux de Marguerite, je n'aurai pas l'impertinence de donner une leçon aussi nette à un compositeur de génie, mais nous avons tous le droit de penser que l'influence actuelle de son librettiste ne semble pas devoir favoriser l'expression de sa véritable nature. Qu'il renonce sans regrets à vouloir faire revivre dans sa musique un "moment" de notre littérature qui est bien à nous, et ne s'accommode pas de l'exportation. Ses extraordinaires qualités y resteront sans emploi et ses défauts s'y accuseront avec un relief imprévu.

Richard Strauss maniant l'éventail de dentelles et jouant à "saute marquis !" fait irrésistiblement penser à notre Reyer s'emparant de la mythologie wagnérienne pour confectionner un "Sigurd" bien parisien ! Il y a là un souvenir qui doit être aujourd'hui pour nous une leçon de modestie et d'indulgence, mais qui prend pour l'auteur d'*Ariane à Naxos* la valeur d'un avertissement des dieux !

Emile Vuillermoz.

P. S. *Paris*, 5 Novembre. — Cependant qu'aux bords du lac de la Résidence, dans le décor exquis du parc où l'on construit cet admirable Théâtre Royal de Stuttgart, je pleurais ainsi de tendresse sur l'excellence de notre lyrisme national, l'Opéra et l'Opéra-Comique enrichissaient notre histoire d'une œuvre de jeunesse de M. Bruneau et d'une œuvre de maturité de M. Nougues. N'étant pas absolument certain d'y trouver la justification éclatante de la fierté-d'être-français à laquelle m'exhortait la contemplation de la colonne Picard, j'ai jugé prudent de renvoyer mes lecteurs aux coupures de journaux qui leur raconteront, quelques pages plus loin, le baptême des deux nouveaux-nés.

E. V.



CONCERT COLONNE

.....Les voix semblaient former toutes le
même chant, si parfait était leur accord.
Dante-Alighiéri.

Il paraît que la musique française subit une crise et que les vieilles querelles vont enfin se ranimer.

Sincèrement cela est à souhaiter car, si la caractéristique de notre époque est dans la plus grande liberté, son acceptation à toutes espèces de formules, sans discussion, marque une mollesse, une indifférence presque désobligeantes pour l'art. Grouper ces esprits-girouettes, toujours vacants, toujours disposés à tourner au gré du vent d'une quelconque esthétique, suffit à occuper l'opinion. Adopter, sans faiblir, une attitude notoire n'est pas mauvais non plus. Surtout, ne jamais craindre le ridicule, ni une extrême longueur dans les développements... Quand au bout d'une centaine de mesures, on ne sait plus exactement ce dont il est question, le public, ou ceux qui le conduisent, sont bien prêts de crier au génie. Nous avons, notamment, des maîtres qui excellent à jeter le désarroi dans les cerveaux, au moyen de périodes pendant lesquelles l'orchestre se désintéresse absolument des auditeurs. Cela, à un point tel, que malgré la bonne précaution d'interdire au public de sortir pendant l'exécution des morceaux, il s'en irait de peur d'être indiscret. Cependant, une formule héroïque et banale vient excuser le chaos désertique qui l'a précédé. On applaudit, autant pour secouer la torpeur de l'atmosphère, que pour remercier l'auteur de nous laisser sortir.

Quelques-uns continuent aveuglément à respecter les ancêtres, pareils en cela aux Chinois pour lesquels Confucius, une fois pour toutes, a réglé la morale en formules accessibles.

D'autres mettent des étiquettes neuves à des choses vieilles comme le monde. Ils retrouvent, moins l'instinctive ingéniosité, les traits gravés de l'âge néolithique, les sons d'un javanisme en enfance. Cela n'est ni très nouveau, ni très inquiétant. H. Poincaré, dont la supériorité garantit le désintéressement, proclamait, il y a quelques années, dans "Science et Méthode" l'utilité essentielle des esprits d'avant-garde, que la foule regarde comme des fous.

En effet la forme peut-être gauche, maladroite, mais contenir le germe de l'idée dont, beaucoup plus tard, un autre dégagera la beauté.

Il faut balbutier avant de parler, ce qu'oublie volontairement notre époque "d'arrivisme" forcené, où s'accumulent des œuvres qui ne répondent qu'à ce besoin de satisfaire une mode, forcément précaire. Et tant "d'arrivistes" qui ne sont même jamais partis ! Quand se décidera-t-on à détruire l'opinion, trop courante, qu'il est aussi facile d'être artiste que dentiste ? Quand cessera-t-on de multiplier des moyens de divulgation aussi dangereux qu'inutiles ! Beethoven, dont s'autorisent tant de professeurs d'énergie, a dû décourager pas mal de jeunes gens ; il savait trop bien, lui, que l'art est un sacrifice. Aujourd'hui on le propose comme